

HISTORIQUE
DE
NOTRE-DAME
DU PERPETUEL
SECOURS
de CHARNY



M. de Lauzon Charny

1903 - 1928

HISTORIQUE
DE
NOTRE-DAME
DU PERPETUEL
SECOURS
de CHARNY



M. de Lauzon Charny

1903 - 1928





O. Poirier (curé actuel) - 2. Mgr C. Lemieux, 1er dess. - 3. Mgr H. Fortier, 2e dess.
4. Léon M. Lessard, vic. dom. - 5. Paul Ouvrard, vic.

AVERTISSEMENT



Le présent travail n'a aucune prétention scientifique, ni littéraire. L'auteur (rapailleur, serait plus juste) n'a pas l'étoffe d'un historien ni d'un homme de lettres. Il a voulu seulement faire sa part dans la fête où la paroisse de Notre-Dame du Perpétuel Secours de Charny célèbre, en cette année 1928, le 25ème anniversaire de sa fondation. Et il lui a semblé qu'il ne serait pas tout-à-fait hors de propos, à cette occasion, de recueillir quelques notes historiques pouvant intéresser les "Charniens", (car, c'est pour eux que ce travail est fait) et leur montrer le chemin parcouru depuis 25 ans. J'espère qu'ils me tiendront compte surtout de ma bonne volonté et qu'ils excuseront les défauts qu'ils rencontreront dans ce mémoire, mettant charitablement tout au compte du manque de préparation pour un travail de ce genre et du temps insuffisant dont je puis disposer.

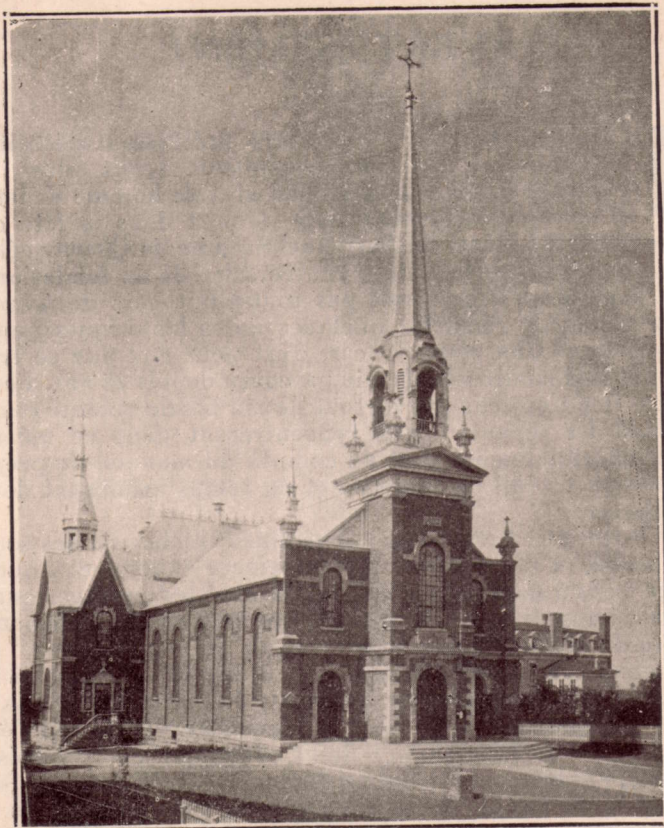
Pour éviter aux curieux ou aux malins la recherche des sources où j'ai puisé, et pour libérer ma conscience envers ceux que j'ai pillés, je tiens à mentionner immédiatement les ouvrages que j'ai consultés. Dans la première partie, qui traite principalement de l'histoire de M. de Charny et du "Sault de la Chaudière" dans les premiers temps de la colonie, j'ai utilisé la collection si intéressante et si documentée de Monsieur J.-Edm. Roy : "La Seigneurie de Lauzon"; et dans la deuxième partie, qui s'étend de 1903 (date de l'érection civile et canonique de la paroisse à nos jours), j'ai mis à contribution d'abord : "L'Histoire de Saint-Romuald", de l'abbé Benjamin Demers, mais surtout les souvenirs des anciens de la paroisse, des fondateurs de Charny.

A ceux que je viens de nommer, revient donc le principal mérite, le seul probablement, de cette courte esquisse historique. Pour moi, je n'ai fait que recueillir ces matériaux divers et les coordonner de mon mieux, dans le cadre restreint que je m'étais tracé. Si je n'ai guère servi la cause de l'histoire, j'espère toutefois être utile aux "jeunes" de la paroisse en leur mettant sous les yeux le développement extraordinaire de Charny dans la brève période de 25 ans, et leur faire entrevoir les promesses brillantes d'avenir qu'il tient à eux de réaliser.

Ainsi nos fêtes jubilaires de 1928 seront, je l'espère, le point de départ d'un mouvement généreux vers de nouveaux progrès pour notre paroisse qui, par sa situation géographique exceptionnelle, semble appelée à se développer de plus en plus et à devenir un centre de première importance dans notre province.

L. L.

Charny, mai 1928.



Eglise Paroissiale



Les Marguilliers du banc

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

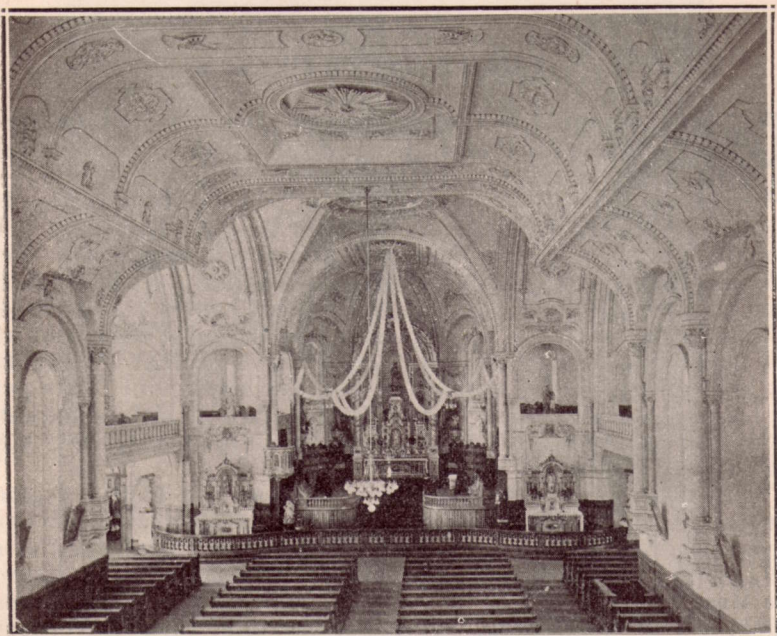
CHARNY AUTREFOIS



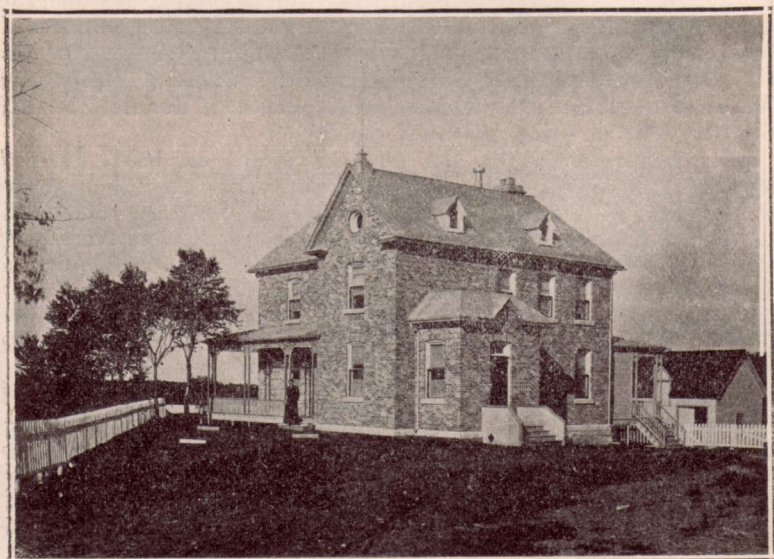
ETTE première partie pourrait fort bien s'intituler : "Ce que fut Charny avant d'exister ou au moins avant d'être connu sous le nom qu'elle porte aujourd'hui."— Au début des établissements français du Canada, la province actuelle de Québec, qui était la seule partie un peu connue de notre grand pays, fut divisée en seigneuries. Les officiers français de l'armée coloniale, des nobles pour la plupart, qui avaient guerroyé pendant des années contre les sauvages d'abord et aussi contre les Anglais, s'attachèrent si fortement au sol qu'ils avaient arrosé de leur sang qu'ils voulurent s'y établir et le défricher. De là, les concessions, qui leur furent faites par le roi, de grands terrains situés sur les rives du Saint-Laurent, avec charge de les mettre en culture et de fournir des lots aux colons qui voudraient s'y établir.

C'est ainsi que furent concédées, le 15 janvier 1636, à Simon LeMaître, conseil du Roi, les terres qui avoisinent la rivière Bruyante, aujourd'hui connue sous le nom de Chaudière. Cette seigneurie avait six lieues de chaque côté de cette rivière. Simon Le Maître ne la garda pas longtemps et la céda, cette même année 1636, à Jean de Lauzon, qui devait être plus tard gouverneur de la Nouvelle-France. Le territoire occupé aujourd'hui par la paroisse de Charny fait donc partie de cette ancienne seigneurie de Lauzon. Monsieur J.-Edmond Roy a déjà retracé les origines de cette seigneurie et en a raconté tous les développements. Je n'ai pas l'intention de reprendre ici à mon compte ce travail déjà fait, et de main de maître, mais l'on me permettra, je l'espère, d'en citer quelques extraits qui nous fourniront des détails intéressants pour le sujet qui nous occupe.

Au commencement de son gouvernement, en 1651, Jean de Lauzon avait confié l'administration et la mise en valeur de ses terres à l'un de ses fils. Celui-ci, le sénéchal Jean de Lauzon, fit quelques concessions de terrain, parmi lesquelles on retrace un lot de 8 arpents de largeur, sur la rive gauche de la Chaudière, cédé à son frère Charles, sieur de Charny (celui-là même qui a laissé son nom à notre municipalité), et un autre, situé entre l'Etchemin et la Chaudière, à Eustache Lambert, serviteur donné aux Jésuites. Ce dernier s'y construisit une habitation. Mais il semble qu'après le départ du gouverneur pour la France, le sénéchal ne se soit guère occupé de colonisation. Il fut tué par les Iroquois en 1661, et après lui, il ne resta au pays qu'un fils de Jean de Lauzon. C'était le sieur de Charny, et ce fut lui qui prit en mains l'administration de la seigneurie.



Intérieur de l'Eglise



Presbytère (autrefois)

CHAPITRE II

MONSIEUR DE CHARNY

On me permettra d'ouvrir ici une large parenthèse, pour donner les quelques notes biographiques qui nous ont été conservées sur M. de Charny-Lauzon. Ce sera pour moi une espèce de revanche fort tardive, il est vrai, mais que je voudrais aussi complète que possible. Et pour qu'il n'y ait aucune obscurité à ce propos, je vous raconterai en deux mots l'aventure qui m'est arrivée et m'a laissé un si mauvais souvenir. Il y a une couple d'années de cela, je montais à Charny, sur un train en destination de Lévis, et voici qu'au fumoir, je me trouvai en face de deux Messieurs fort bien mis et qui se présentèrent : MM. Samuel Genest, président des Écoles Séparées de l'Ontario, et M. Aurélien Bélanger, M.P.P., Ontario. Ils étaient en tournée de propagande en faveur de leurs écoles. Nous quittions à peine Charny, quand M. Genest me demanda : " Quelle station venons-nous de laisser ? " — " Charny, lui répondis-je " — " Charny, reprit-il, d'où vient ce nom ? " — " Ma foi, je ne saurais le dire ", ripostai-je, un peu confus de mon ignorance.

Quand je fus descendu du train, je réfléchis, et quand je rentrai chez moi, je me promis à moi-même de faire les recherches voulues pour me renseigner sur l'origine de ce nom. Je l'ai fait, et pour éviter aux " Charniens " une mésaventure semblable à la mienne, je veux aujourd'hui leur présenter M. de Lauzon-Charny.

Né en France, il arriva au pays le 1er juillet 1652. Son père, le gouverneur de Lauzon, lui attribua, dès son arrivée, le fief de Charny, sur l'Île d'Orléans. Au mois d'août de la même année 1652, il épousait à Québec, Marie-Louise Giffard, fille de Robert Giffard, seigneur de Beauport, dont il eut une fille, née en 1656 (oct. 14). Après le départ de son père pour la France, il devint gouverneur intérimaire de la Nouvelle-France, (octobre 1656), et il occupa ce poste pendant un an. Ce fut au commencement de son administration, c'est-à-dire, à la fin d'octobre 1656, qu'il eut la douleur de perdre sa femme, qu'il fit enterrer dans le cimetière des Religieuses Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec. Il céda, à cette occasion, aux sœurs, sa propriété des bords de la Chaudière (aujourd'hui dans Saint-Nicolas), avec la charge pour la Communauté de réciter, chaque année, l'office des morts et de faire chanter une grand'messe pour le repos de l'âme de la défunte. La rente de ces terres avait une valeur de 200 livres à peu près, et ceci surtout à cause de la pêche à l'anguille qui était très abondante dans la Chaudière. Les Religieuses de l'Hôtel-Dieu récitent encore, tous les ans, l'Office des Morts pour Madame de Charny, le 14 octobre.

PRÊTRES ORIGINAIRES DE LA PAROISSE



1. Alb. Bérubé. - 2. Zoël Lambert. - 3. D. Lambert. - 4. Ach. Demers.

“ M. de Charny avait toujours eu beaucoup de piété (1). Après la mort de sa femme, il se détacha entièrement du monde pour se donner complètement à Dieu. Le 24 février 1657, on voit qu’il fut nommé le premier préfet des Congréganistes de Notre-Dame, société religieuse que les Pères Jésuites venaient de fonder à Québec. Le 18 septembre, il abandonnait son gouvernement intérimaire à M. D’Ailleboust et s’embarquait pour la France avec le P. Poncet, sur le vaisseau du capitaine Poulet. Rendu dans sa patrie, il s’y fit ordonner prêtre, et le 16 juin 1659, il revenait à Québec sur le vaisseau qui ramenait Mgr de Laval et le P. Lalle-mant, le futur martyr des Iroquois. Le jour de Noël, il chantait la messe de minuit à l’Hôtel-Dieu.

“ Mgr de Laval se l’attacha dès lors, et le fit son official, puis son Grand Vicaire. On le voit, au mois d’août de l’année 1660, (qui devait être marquée par le fait d’armes de Dollard, au Long-Saut) accompagner son évêque dans sa visite pastorale de Trois-Rivières et Montréal.

“ De 1661-1668, il fut chargé par son père, l’ancien gouverneur de Lauzon, de l’instruction de ses neveux et nièces, enfants du grand sénéchal Jean, et de l’administration de leurs biens, c’est-à-dire, de la Seigneurie de Lauzon. Il y concéda plusieurs terres nouvelles.

“ Depuis son retour dans la colonie, l’abbé de Charny logeait chez les Jésuites, à qui il payait 100 écus par an de pension. En 1664, il alla demeurer chez l’évêque qui le nomma, cette même année, supérieur de l’Hôtel-Dieu de Québec, où il exerça le saint ministère avec beaucoup de zèle. Après avoir occupé cette charge pendant 2 ans, il passa de nouveau en France pour régler les affaires de la succession de son père.

“ De retour au pays, en 1668, il reprit ses fonctions de supérieur à l’Hôtel-Dieu. Mais ce dernier séjour qu’il fit au Canada fut de courte durée. Le gouverneur du Canada, M. de Courcelles, et l’intendant Talon étaient alors en querelle ouverte avec Mgr de Laval. L’abbé de Lauzon-Charny, comme représentant de son Ordinaire, avait dû, plus d’une fois, subir leurs emportements et leurs violences. Il avait, de son côté, énergiquement revendiqué les droits et privilèges de l’Église. Mais comme il était d’un caractère doux et paisible, il voulut aller chercher, dans son ancienne patrie, la tranquillité qu’il ne pouvait trouver dans son pays d’adoption.

“ La chronique de l’Hôtel-Dieu va nous dire encore quelles autres circonstances amenèrent M. de Charny à quitter le Canada. De son mariage avec Louise Giffard, il avait eu, comme nous l’avons dit déjà, une fille unique, Marie, née le 14 octobre 1656.

(1) Seigneurie de Lauzon.

VICAIRES DOMINICAUX



1. Adalbert Roy. - 2. Léo Chabot. - 3. W. Lemieux. - 4. Ad. Laberge.

Elle était élevée au cloître de l'Hôtel-Dieu, depuis l'âge de 6 ans et comme elle était fort vertueuse, elle ne soupirait qu'après la vie religieuse. M. de Charny, ravie de voir les inclinations de sa chère fille, passa donc avec l'Hôtel-Dieu un contrat par lequel il lui donnait 12000 livres (monnaie de France) pour sa dot, à condition seulement que l'on servirait une entrée à table à cette demoiselle qui était d'un complexion fort délicate. M. de Charny avait aussi dessein de faire ces religieuses ses héritières. Mais quelques Sœurs de la Communauté craignirent que cette petite distinction, que M. de Charny demandait pour sa fille, ne causât de la jalousie et du trouble dans la maison. Elles en parlèrent à l'évêque, Mgr de Laval, qui entra dans leurs vues, et voulut retrancher cet article du contrat, M. de Charny s'y opposa. Le différend prit certaine proportion. Enfin, pour terminer la dispute l'abbé de Charny résolut d'emmener avec lui sa fille en France. Mademoiselle de Charny partit pour la France, en 1671, avec Charlotte de la Ferté, sa cousine, et M. de Charny les conduisit toutes deux au couvent des Hospitalières de la Rochelle, où elles se firent religieuses. Il se retira lui-même au Collège de Jésuites de la Rochelle, où il termina probablement sa vie."

CHAPITRE III

PREMIERS ÉTABLISSEMENTS

La première concession mentionnée dans l'histoire de terres avoisinant le Saut de la Chaudière est celle qui fut faite par l'intendant Talon, en 1672, au Sieur de Miville ; elle avait 16 arpents de front sur 50 de profondeur. Ce fief lui était donné à charge de rendre foi et hommage au roi et de tenir feu et lieu. C'était un poste avancé, destiné à tenir la tête d'une ligne de communication par eau entre Québec et Port-Royal (Annapolis), en Acadie (Nouvelle-Écosse) par la rivière Chaudière et la rivière Saint-Jean. Cet établissement ne put se développer, par suite de la guerre avec les Iroquois qui arrêta tous les travaux de défrichement.

Vers le même temps, en 1684, sur le territoire occupé par Saint-Étienne et Saint-Rédempteur, s'établissait une mission abénaquise, dirigée par le P. Jacques Bigot, jésuite, qui la mit sous le patronage de Saint-François de Sales. On y bâtit une chapelle, et le village indien qui s'y groupa compta jusqu'à 1000 âmes. Les terrains de la mission appartenaient nominalelement aux Jésuites, agissant au nom de leurs sauvages. Ces sauvages y demeurèrent jusqu'en 1700, époque où ils émigrèrent sur la rivière Saint-François et dans la Beauce actuelle. Ils y firent, près du saut de la Chaudière, un peu de colonisation, et Monsieur J.-Edmond Roy dans la " Seigneurie de Lauzon ", nous dit, à ce

propos, “ qu’il est hors de doute qu’on puisse retrouver encore aujourd’hui, sur les deux rives de la Chaudière, en haut de la chute, des vestiges de cette mission et du cimetière sauvage établi à cet endroit ”.

Les propriétaires actuels des rives de la Chaudière doivent donc compter, parmi leurs prédécesseurs, des sauvages. Il n’y a cependant vraiment pas lieu de s’en formaliser, puisque c’est le fait de beaucoup d’autres régions de notre province, et que d’ailleurs, on ne peut pas du tout insinuer par là que ces abénaquis doivent être tenus pour les ancêtres des résidents de nos jours !

A partir de 1684, on ne retrouve plus de traces de résidents dans cette région, sous la domination française. Ce n’est qu’après la cession du Canada à l’Angleterre, au temps où Sir Henry Caldwell devint seigneur de Lauzon, que l’on voit de nouveau des colons, de vrais “ habitants ” cette fois, se fixer sur ces terres, désormais acquises pour toujours à la colonisation (1787).

Le nom de ces pionniers nous a été conservé, mais il serait fort difficile toutefois de déterminer exactement l’endroit de leurs résidences respectives. Ce furent, en 1752-54 : Pierre Ducas, Louis Créquis, Jean Ducas, Joseph Ducas et le sieur Déjaddon. Une route connue sous le nom de “ route Saint-Georges ” (en l’honneur de Georges Duplessis, ancien seigneur de Lauzon) les reliait à Saint-Jean Chrysostôme, chez les Dussault, Cadoret et Dubois.

Plus tard, en 1798, un procès-verbal du grand voyer Tasche-reau statua la continuation du chemin de front de la Pointe Lévy, sur le bord du fleuve, depuis chez les Lambert jusqu’au Sault de la Chaudière, et régla ainsi le chemin de front de la “ Concession du Saut ” et la route qui mettait en communication avec le fleuve. Les colons avaient dès lors un débouché facile permettant d’atteindre Lévis et Québec.

Au point de vue ecclésiastique, ce territoire appartenait encore, à ce moment, à la paroisse de S.-Joseph (de la Pointe-Lévy), qui comprenait les territoires qui portent aujourd’hui les noms de Notre-Dame de Lévis, de S.-Romuald, de S.-Jean Chrysostôme et de Charny. C’est en 1828 que nous voyons s’ériger d’abord Saint-Jean-Chrysostôme qui se subdivisa à son tour, en 1854, pour former Saint-Romuald et de nouveau, en 1903, pour former Charny.

Charny portait autrefois le nom très sentimental de “ Belles Amours ”, à raison sans doute, dit l’historien abbé Benj. Demers, de l’éloignement et de la tranquillité des bords escarpés et pittoresques de la chute de la Chaudière. Les étrangers y venaient en grand nombre, et même les gens des environs avaient choisi cet endroit pour leurs “ pique-niques.”

CHAPITRE IV

LES CHEMINS DE FER

La raison d'être de Charny, personne ne l'ignore, c'est le chemin de fer, à peu près exclusivement. C'est ce qui a fait son développement et c'est aussi ce qui fait l'aisance des familles qui y vivent. Aussi, n'est-il pas téméraire d'affirmer que, pour refaire une histoire complète de la paroisse, il faudrait faire en même temps l'histoire des principales lignes de chemin de fer de la Province, qui viennent à peu près toutes s'y rencontrer. Laissons aux savants et aux chercheurs ce soin difficile, mais qui ne serait pas sans intérêt, et bornons-nous à indiquer sommairement leur installation à Charny et la date de leur entrée.

Les plus anciens de la paroisse se rappellent encore fort bien le temps où l'on n'entendait parler que de l'ancien "Grand Tronc". Partant de Montréal, et suivant le tracé qui existe encore aujourd'hui, il venait traverser Charny pour se rendre ensuite à Pointe-Lévy. De là, revenant en arrière et prenant la courbe de la Chaudière (Chaudière Curve), il continuait son chemin par Carrier Jonction, et St. Charles jusqu'à Rivière-du-Loup. Il rejoignait là l'Intercolonial venant d'Halifax. Mais il arriva que l'Intercolonial, devenu propriété du gouvernement, voulut se rendre par un chemin bien à lui à Pointe-Lévy qui était alors un centre commercial de première importance, à cause des bateaux nombreux qui venaient y prendre ou y décharger leurs cargaisons. L'Intercolonial entra en pourparlers avec le Grand Tronc qui consentit à lui vendre sa ligne de Rivière-du-Loup à Pointe-Lévy, passant par Chaudière Curve ; et tous deux eurent alors leurs terminus à Pointe-Lévy. Cette mutation de propriété affectait un grand nombre d'anciens employés du Grand Tronc qui réclamerent le droit de travailler sur cette ligne, même après le changement de propriétaire. D'autre part, cet achat avait mis en appétit les employés de l'Intercolonial qui comptaient bénéficier de cette extension nouvelle de leur réseau. Il s'ensuivit une discussion assez vive, mais après beaucoup d'enquêtes de requêtes et de procès, l'avantage resta aux employés du Grand Tronc auxquels on appliqua probablement l'axiome : "Melior est conditio possidentis." (Dans le doute, le droit appartient au premier occupant.)

Charny devenait donc le point de contact entre les deux réseaux et, pour cette raison, il fallut bâtir de vastes hangars pour le transbordement des marchandises. (1)

(1) Les ouvriers affectés à ce travail n'étaient certes pas rétribués comme des ministres, et ceux qui les ont remplacés au même emploi seraient peut-être étonnés d'apprendre qu'on transbordait alors un char de farine pour 30 centins et un char de dormants pour 80 centins. Mais autres temps, autres usages !

VICAIRES RÉGULIERS



1. Th. Richard. - 2. Lor. Perron. - 3. J. Bouchard. - 4. Art. Ferland.
5. Stan. Cantin. - 6. R. Dorval.

Ces premiers hangars (sheds) appartenaient à l'Intercolonial et se trouvaient près de la Jonction, à la tête du pont de fer sur la Chaudière. Un groupe d'hommes, d'abord peu considérable mais qui alla toujours en augmentant, était occupé au transbordement, et l'on vit, peu à peu, se construire un petit village à la Jonction. Il va sans dire que les gens d'Hadlow n'avaient pas vu sans déplaisir les hangars, jusque là chez eux, se bâtir à Chaudière. Il y eut encore des protestations et des requêtes, mais tout fut inutile. La position géographique avantageuse de Charny rendait le coût des opérations beaucoup moins considérable, et les autorités du chemin de fer maintinrent leur décision première, malgré toutes ces démarches. Elles firent encore plus. Elles ordonnèrent la construction d'un immense garage (1880), où les locomotives devaient être inspectées après chacun de leurs voyages et préparées pour d'autres courses ; et, tout à côté, on éleva une usine destinée à expédier les travaux les plus urgents à faire aux locomotives et aux wagons. En même temps, une cour fut installée avec des lignes nombreuses conduisant aux hangars et à l'usine, et permettant la formation des trains.

Pour constituer tout cet organisme et le faire fonctionner, il fallait un personnel de jour en jour plus considérable, et les familles nouvelles commencèrent à arriver. Des maisons nouvelles se construisirent, et les cultivateurs, qui avaient bénéficié déjà de contrats fort avantageux avec le chemin de fer, commencèrent à louer et à vendre des emplacements, mettant ainsi en valeur des terrains assez peu propres à la culture. C'était pour eux l'aisance, et pour tous l'avenir apparaissait plein de promesses. Ce sont là les commencements du chemin de fer à Charny ; et, si j'ai retracé avec plaisir, encore que bien sommairement, ces activités, c'est qu'on y trouve déjà, à cette date, un peu ce qui fait la physionomie actuelle de Charny.

CHAPITRE V

LA COLONISATION

Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'il n'y eut à cette époque que des chemins de fer, et que rien n'avait été fait dans d'autres domaines. L'Intercolonial et le Grand Tronc n'y ont pas trouvé la forêt vierge. De nombreux colons, dépendant de la paroisse de Saint-Jean-Chrysostôme, étaient établis depuis plusieurs années dans la concession de l'Hêtrière qui comprend une bonne partie de la paroisse de Notre-Dame du Perpétuel Secours, et il n'est pas sans intérêt, je pense, de faire le recensement des cultivateurs que l'on y trouve vers 1900, quelques années avant l'érection de la dite paroisse.

ANCIENS MAIRES



1. Michel Lemieux (père) 2. Emm. Routhier. - 3. Ferdinand Demers. - 4. Pierre Fontaine
(*) 5. Dr Ern. Talbot.

(*) Entre P. Fontaine et Dr Ern. Talbot, Michel Lemieux, fils (manque, nous n'avons pu avoir sa photographie.)

Tout à côté de la rivière, trois lots de peu d'étendue et se terminant en pointe à la rivière Chaudière appartenaient à MM. O'Brien, Pierre Cantin et Louisberg. Ils ont depuis été achetés par la Cie Breakey. Venaient ensuite : le terrain de Pierre Fontaine, sur lequel se trouve le cimetière actuel, puis celui de Jean-Baptiste Lemieux, sur lequel furent bâtis, plus tard, le collège, l'église et le presbytère.

Le lot suivant appartenait à Gabriel Lemieux, qui céda à la Commission scolaire le terrain nécessaire à la construction du couvent. Puis, toujours dans la même direction, celui de M. Wilfrid Roberge, qui l'occupe aujourd'hui, après MM. Edmond et Pierre Morneau : celui de M. Théop. Fontaine (actuellement à M. Séguin), qui le tenait de son père Bénoni ; celui de M. Michel Lemieux, qui le tenait de M. Pierre Lemieux, celui de Nap. Roy, acheté de Vital Cuellet et défriché par Johnny Lapière ; celui de Johnny Cantin, acheté de Thomas Demers ; celui de Nap. Goulet, venant d'André Cantin, qui le tenait lui-même d'Anthime Côté : celui de Napoléon Côté ; celui d'Israël Couture, qu'avait eu avant lui Augustin Couture ; celui de Pierre Lambert, appartenant aujourd'hui à Israël Couture ; celui d'Abraham Couture, maintenant à Malcolm Sévigny ; celui de Jean Cantin, qu'il a cédé à son fils Augustin, et enfin celui d'Israël Couture.

En parcourant cette liste, ceux qui connaissent Charny actuel y retrouvent des noms connus, car plusieurs de ces propriétaires vivent encore, et ont été, avec quelques disparus, les souches des principales familles qui peuplent encore la paroisse.

CHAPITRE VI

DRUMMOND, LES CHUTES

On a vu plus haut les travaux considérables accomplis, à Charny, par le Grand Tronc et l'Intercolonial. Une autre ligne s'y joignit, plusieurs années après ; elle était désignée sous le nom de "Drummond". Elle fut achetée, en 1898, par le gouvernement Laurier qui la fusionna avec l'Intercolonial, qui lui appartenait déjà, et quelques années plus tard avec le Grand Tronc, qu'il acheta à son tour.

Ces tractations diverses augmentaient d'autant l'importance de Charny, qui devenait, comme par la force des choses, une tête de division. Aussi, les employés de ces différents réseaux, voyant l'avantage qu'il y avait à demeurer à un endroit d'où ils pussent facilement rejoindre leur poste de travail, s'y groupèrent tout naturellement. Et le village, qui ne comptait jusque là qu'une trantaine de familles, atteignit rapidement le nombre de cinquante, puis de soixante.

Dans le même temps, en 1900, une compagnie se forma pour utiliser et harnacher les chutes de la Chaudière, dans le but de fournir la force motrice et la lumière aux résidents de la rive sud. Les travaux de la chaussée et la construction de l'usine exigèrent beaucoup de main-d'œuvre et amenèrent encore quelques familles. Il n'y eut à déplorer à cette occasion, qu'un seul accident grave. Monsieur Modeste Couture, un des ouvriers, fut entraîné par le courant, sans qu'on pût lui porter secours, et se noya dans la chute. En assez peu de temps, l'ouvrage fut terminé, et les dynamos mis en marche : et la Canadian Electric, qui fournit aujourd'hui l'éclairage et la force motrice à Lévis et aux environs, commença dès lors ses opérations. La transformation opérée à cet endroit n'a guère fait perdre à la chute sa beauté et la description qu'on en trouve dans la "Seigneurie de Lauzon" est encore bien d'actualité. J'en cite un extrait : "Ce n'est ni le volume d'eau qui s'y jette, ni la hauteur d'où elle s'abat qui a rendu la chute de la Chaudière célèbre. Elle n'est pas de moitié aussi haute que celle de Montmorency, et il s'en faut que la masse de ses eaux soit aussi considérable. Si, au printemps, à la fonte des neiges, elle prend des proportions grandioses, au milieu de l'été, son lit se dessèche et elle n'est plus qu'une cascabelle pittoresque.

"Ce qui en fait le charme principal, c'est la beauté du paysage qui l'encadre, c'est la forme gracieuse de ses colonnes d'eau, c'est l'aspect étrange des rochers contre lesquels elle vient se briser, c'est la solitude et le calme décor au milieu desquels elle roule ses flots tourmentés. Rien de plus pittoresque que cette nature agreste, rien de saisissant comme le contraste de cette tranquillité et de cette paix profonde à côté de cette clameur assourdissante.

"Le grandiose spectacle de la chute Montmorency étonne et surprend l'œil, la nature attrayante du Saut de la Chaudière le réjouit.

"La Chute de la Chaudière, si peu visitée aujourd'hui, était autrefois fort recherchée des touristes. Plusieurs en ont laissé de belles descriptions dans le récit de leurs voyages. L'explorateur Isaac Wild s'y rendit, en 1796, et il ne peut taire le plaisir qu'il eut à contempler cette belle scène de la nature. Au mois d'août 1807, un autre voyageur anglais, John Lambert y allait à son tour, et il déclare que le spectacle qu'il y vit était plus beau encore que celui de la chute Montmorency.

CHAPITRE VII

DÉBUTS DE LA MISSION, ÉRECTION CANONIQUE

Les cultivateurs et les ouvriers de Chaudière Curve, tout comme ceux d'ailleurs, n'étaient pas exclusivement des poètes ; et la beauté, si prenante fût-elle, du Saut de la Chaudière ne les empêchait pas de regretter l'absence d'une église, ou au moins d'une chapelle, située à proximité de chez eux, où ils pussent remplir facilement leurs devoirs religieux. Aussi, firent-ils, dès 1902, une démarche auprès de l'évêque ; mais Mgr L.-N. Bégin, trouvant la population encore trop peu considérable pour subvenir à l'entretien d'un curé résident, n'accéda pas immédiatement à leur demande.

En attendant, ils étaient desservis par S.-Jean-Chrysostôme, où ils se rendaient les uns en "char à bras" (hand-car), d'autres à pied, et quelques privilégiés en voiture. Les gens de ce temps-là ont gardé un souvenir très vif, presque ému, de ces voyages, surtout des voyages en "pompeurs". De gros madriers jetés en travers servaient de sièges, et on s'y entassait au "maximum", parfois une douzaine. Les hommes se relevaient à tour de rôle à la manœuvre, et, au milieu des rires et des plaisanteries, on franchissait les quelques milles qui séparaient de l'église. Mais ces voyages, qui prenaient l'allure d'une excursion en été, étaient impossibles en hiver. Il fallait, alors, retenir d'avance ou louer une ou plusieurs places dans les rares voitures que l'on pouvait se procurer chez les cultivateurs, car les employés du chemin de fer, étant pour la plupart locataires ou emplacements, n'en possédaient point. De là un sérieux ennui, surtout pour les femmes et les enfants, qui pouvaient difficilement, pendant cette longue période de nos hivers canadiens, entendre la messe et recevoir les instructions de l'église. Aussi multipliait-on les démarches auprès de l'évêque, mais sans beaucoup de succès, tout d'abord.

Enfin, au moment où tout espoir de réussir semblait perdu, voici qu'un beau matin du mois de juin 1902, le chef de gare vit descendre du train, Mgr L.-N. Bégin lui-même. Sa Grandeur venait annoncer, qu'à partir du lendemain, il y aurait une mission tous les dimanches, dans la gare même.

Les habitants de Chaudière Curve étaient au comble de leurs vœux. Ils pourraient désormais assister à la messe chez eux. Leurs enfants, qui n'avaient pu suivre de catéchisme que très rarement, lorsque le bon M. Auclair, curé de S.-Jean-Chrysostôme, venait les réunir à l'école, le dimanche après-midi, pourraient enfin recevoir une instruction religieuse plus suivie ; tous pouvaient désormais envisager l'avenir avec confiance.



Vue du Village (Du côté de la chute)



Vue du Village

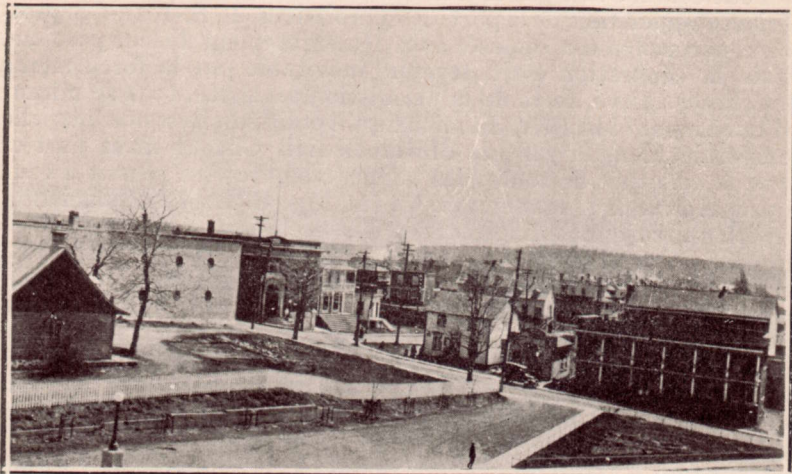
Tout cela n'avait pas marché, cela va sans dire, sans une assez sérieuse opposition de la part des paroissiens de S.-Jean-Chrysostôme naturellement opposés à un démembrement de leur paroisse. Mais la séparation était devenue inévitable par la force même des choses. Aussi, forts de la permission accordée, tous se mirent à l'œuvre pour installer, du mieux qu'il était possible, une chapelle temporaire dans la gare de l'Intercolonial. Chacun fit sa part et avec le concours de toutes les bonnes volontés, on réussit à tout y préparer pour le lendemain. Ce fut Mgr C. Lemieux, ancien supérieur, aujourd'hui directeur des ecclésiastiques au Collège de Lévis, qui chanta la première grand'messe, le 29 juin 1902, en la fête des SS. Pierre et Paul. Au lutrin, deux chantres seulement, MM. Alf. Giroux et Ern. Bernier chantèrent une messe (à l'unisson évidemment), accompagnés sur un harmonium fourni gracieusement par M. Ed. Fontaine. Le nouveau desservant avait reçu sa lettre de nomination, deux jours auparavant, le 27 juin, lui mandant "de faire les offices, le dimanche, et d'y donner des instructions."

Il fut tout d'abord question de donner à cette mission le vocable de Saint-Célestin, patron du desservant ; mais quelques citoyens, ayant manifesté le désir d'être mis sous la protection de la Très Sainte-Vierge, à cause des dangers incessants auxquels ils étaient exposés sur le chemin de fer, on la plaça sous le vocable de Notre-Dame du Perpétuel Secours.

Mgr Lemieux ne conserva son poste qu'un mois à peine et fut remplacé par un autre prêtre du Collège de Lévis, M. Hilaire Fortier, aujourd'hui prélat et curé de Saint-Georges de Beauce. Celui-ci prit charge de la desserte, le 20 juillet 1902, et y resta jusqu'en juillet 1903. Il se mit à l'œuvre immédiatement et déploya beaucoup de zèle et d'intelligence pour organiser la nouvelle paroisse et la faire ériger canoniquement et civilement.

Aussi, le 19 février 1903, Mgr Tétu, aumônier de l'Archevêché, était-il délégué par Mgr Bégin pour vérifier les allégués d'une requête, datée du 9 janvier, demandant l'érection canonique de la paroisse. Les formalités requises à cet effet furent assez rapidement remplies, et le décret canonique d'érection fut signé le 2 mars 1903. L'élection des syndics eut ensuite lieu, et MM. Vital Ouellet, J.-Bte Lemieux et Ern. Bernier furent élus. L'abbé Fortier fut choisi comme président et E. Bernier comme secrétaire (2 mars 1903). La tenue des registres fut autorisée, et le premier acte inscrit porte la date du 22 mars 1903. C'est l'acte de baptême de Joseph-Désiré-Patrice, enfant d'Adélard Demers.

Le 12 juillet suivant, avait lieu la première élection de marguilliers. MM. Ferdinand Demers, père, Jean Cantin et Édouard Fontaine furent élus marguilliers du banc d'œuvre, et MM. Pierre Morneau, J.-B. Lemieux, Gabriel Lemieux, Jos. Fontaine, Georges



Vues du Village

Langlais, anciens marguilliers. Il fallait aussi, évidemment, une église et un presbytère. M. J.-B. Lemieux mit, à cet effet, à la disposition de M. l'abbé Hilaire Fortier un terrain de 60250 pieds carrés ; et de son côté, M. Pierre Fontaine donna un morceau de terrain de 45000 pieds pour le cimetière.

La première église, ou plutôt la première partie de l'église actuelle, fut commencée au printemps de 1903. Elle était en pierre et en brique d'Écosse et mesurait 85 pieds de longueur sur 55 pieds de largeur. M. Joseph Saint-Hilaire était le directeur des travaux. La bénédiction de la pierre angulaire fut faite par Mgr Têtu, aumônier de l'Archevêché, le 7 juin 1903, et le sermon fut donné à cette occasion par le R. P. Tamisier, S.J.

Les travaux furent poussés avec activité, et les murs du nouveau temple apparaissaient déjà à l'été, sur la petite colline qu'ils devaient couronner, quand Mgr Bégin jugea le temps venu de nommer un curé résident. Mgr Fortier, qui s'était déjà attaché à ses ouailles qui le lui rendaient bien certes, dut cependant les quitter, pour se dévouer exclusivement à son cher collège de Lévis, où il demeura encore plusieurs années. Il laissait en partant une réputation bien méritée de zèle et de dévouement, et les regrets bien légitimes des paroissiens qui avaient eu le temps d'apprécier ses belles qualités.

Il fut remplacé, le 29 juillet 1903, par l'abbé Omer Poirier, qui a gardé ce poste depuis ce temps, c'est-à-dire, depuis 25 ans. Originaire de Saint-Joseph de Beauce, où il est né le 25 octobre 1866, il a fait ses études au Collège de Lévis ; ordonné prêtre le 19 mai 1894, il fut successivement professeur dans son Alma Mater, puis vicaire à Lévis. C'est de là que l'obéissance l'appela à la cure de Charny.

Le nouveau curé n'avait peur ni des difficultés ni du travail, et il se mit résolument à l'œuvre. Il continua à dire la messe dans la chapelle temporaire de la gare, et il prit une chambre chez M. Phil. Demers, qui demeurait dans une annexe de la station. Ceux qui ont eu l'occasion de le visiter à cette époque se rappellent que cet appartement n'avait rien qui rappelât le luxe et le confort moderne. Il ne semblait cependant guère en souffrir : et la raison, c'est qu'il n'y rentrait que pour ses repas ou pour prendre, le soir, un repos bien mérité. Le reste de son temps se passait sur le "chantier", où il surveillait la construction de l'église.

Non seulement il voyait au travail, pour le contrôler et le diriger, mais il mettait la main à l'œuvre et il lui arrivait de travailler comme le dernier de ses ouvriers. Il put ainsi se rendre compte lui-même de la qualité et de la valeur des travaux ; car il eut toujours en tête, comme une hantise, ces quelques principes, fort recommandables partout et qu'il a toujours suivis : "Faire quelque chose de convenable, de pratique, et aux meilleures con-

ditions possibles.” Ce fut bien la caractéristique de toutes ses constructions.

Du printemps à l'automne, on travailla sans relâche. Enfin, le 15 novembre 1903, à la grande joie des paroissiens, avait lieu la bénédiction de la nouvelle église. Sa Grandeur Mgr Bégin avait voulu s'y rendre en personne, pour présider la cérémonie et y célébrer une messe pontificale. Le sermon fut donné par M. l'abbé Chs-Édouard Carrier, ancien supérieur du Collège de Lévis. Toutes les maisons étaient pavoisées, et la fanfare de Saint-Romuald, invitée à la fête, fit entendre les plus beaux morceaux de son répertoire.

L'abbé Poirier s'occupa de la construction du presbytère, dès le printemps suivant (1904). Bâti en brique d'Écosse, comme l'église, il fut placé à l'est de l'église. Son inauguration eut lieu la même année. Ce n'était pas un palais, bien sûr, mais un édifice élégant et convenable.

Tous ces travaux avaient exigé des déboursés considérables, dont on peut se rendre compte, en relevant dans les archives de la paroisse, la résolution d'emprunt de \$15,000, pour l'église, fait en 1903, et une autre de \$5,000, pour le presbytère, en 1904. La somme paraissait d'autant plus importante que la paroisse ne comptait, en 1904, que cent six familles (dont deux protestantes), et une population totale de 547 âmes. C'était une lourde dette, mais le curé était fécond en ressources et les paroissiens très généreux. On fit une souscription volontaire, des soirées des euchres, et, chacun faisant sa part, les affaires de la fabrique furent bientôt sur un pied excellent.

CHAPITRE VIII

ÉRECTION CIVILE, PROGRÈS MATÉRIELS, ANNEXION

L'érection civile eut lieu le 29 juin 1903, et les premiers conseillers furent : MM. Michel Lemieux, père, Vital Ouellet, Emmanuel Routhier, Ferdinand Demers, Abraham Couture, Pierre Fontaine et Pierre Lemieux. L'élection du maire, faite par les conseillers, comme le voulait la loi de ce temps-là, porta M. Michel Lemieux, père, au siège de premier magistrat. Le secrétaire du nouveau conseil fut M. Michel Roberge, qui devint bientôt le “factotum” de la nouvelle administration ; sa longue expérience des affaires et ses conseils avisés contribuèrent beaucoup à la solution des difficultés toujours nombreuses qui se rencontrent dans les commencements d'une paroisse ; il garda ce poste pendant cinq ans.

Au mois de janvier 1904, deux conseillers devaient sortir de charge : on tira au sort, et MM. Michel Lemieux et Emmanuel

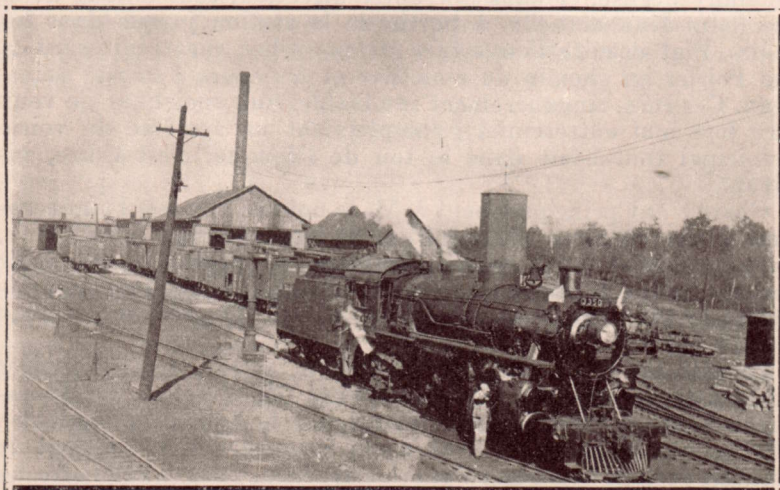
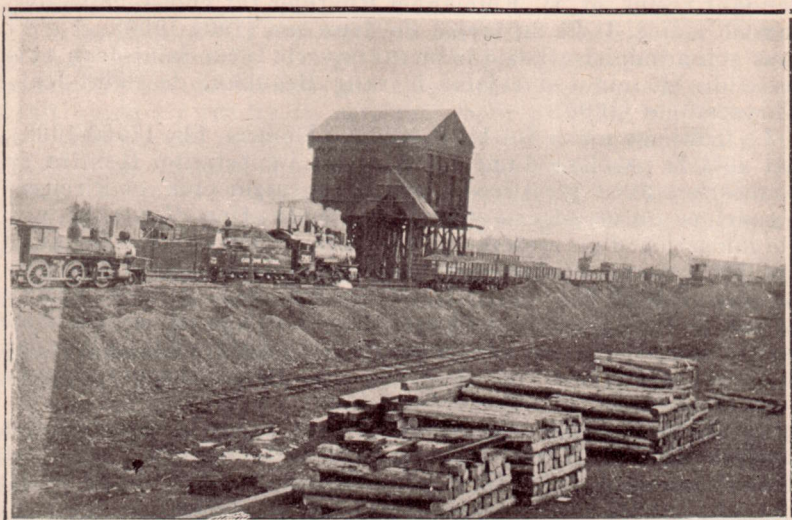
Routhier furent déclarés déchus de leurs fonctions. Ils furent cependant réélus, et M. Emmanuel Routhier fut choisi, cette fois, comme maire. Il fit un terme de deux ans (1904-1906), et c'est sous son administration que furent ouverts la rue Saint-Jean, et le reste du chemin qui rejoint le rang Beaulieu, de Saint-Jean-Chrysostôme (1905).

Le troisième maire fut M. Ferdinand Demers, fils, (1906-1908), qui dota la paroisse d'une amélioration importante. Il entra en pourparlers avec M. Alfred Léofred, ingénieur civil, et il réussit à conclure un arrangement pour la construction d'un aqueduc ; l'organisation d'un système de protection contre le feu fut aussi décidée. La municipalité garantissait un certain nombre d'usagers payant un taux fixe, et M. Léofred s'engageait, de son côté, à fournir de l'eau potable et à poser dans le village un certain nombre de borne-fontaines. Le contrat fut donc signé, mais les travaux ne furent terminés et l'aqueduc mis en fonction que sous le régime suivant, celui de M. Pierre Fontaine.

M. Pierre Fontaine (quatrième maire) garda la direction des affaires pendant 17 ans, puissamment soutenu par un habile et dévoué secrétaire, M. le notaire Raoul Demers (1908-1923). La municipalité avait progressé rapidement, depuis son érection, et le village embryonnaire qui apparaissait, en 1903, à l'entrée du Pont sur la Chaudière s'était étendu, d'un côté pour aller rejoindre l'église, et dans une autre direction, tout le long de la rue Saint-Jean actuelle, à partir de la station jusque dans les cours. Vint ensuite l'ouverture de nouvelles rues réunissant la rue Poirier au chemin du cimetière et les cours à la rue Saint-Jean. Ces rues, singulièrement semblables aux anciennes (je veux dire fort mal entretenues), complétaient un système de voirie municipal tout-à-fait dans le ton de l'époque, c'est-à-dire, pitoyable.

Charny dut principalement à M. le notaire Demers l'amélioration de ses chemins. C'est lui qui fit les démarches nécessaires, avec l'autorisation du conseil, unanime sur ce point, pour obtenir les octrois du gouvernement pour refaire les chemins, sous les titres de chemins améliorés d'abord, puis bientôt de chemins macadamisés.

Le chemin de fer, pendant ce temps, voyait deux nouvelles lignes s'ajouter à celles qui traversaient déjà Charny. Le Transcontinental, en 1914, vint se rattacher à la ligne déjà ancienne, Halifax-Montréal, et en 1919, après la construction du Pont de Québec, étendit son réseau jusqu'à Québec, pour y rejoindre les lignes de l'Ouest canadien. Deux ans plus tard, en 1921, le Québec Central construisait son embranchement Scotts-Jonction-Charny, pour se rendre, lui aussi, à Québec.



Les Cours

Et pendant que le trafic du chemin de fer augmentait, par l'adjonction de ces nouvelles lignes, la municipalité reculait ses bornes, par l'annexion de terrains dépendant jusque là de Saint-Romuald. Ces propriétés, au point de vue géographique, devaient, à n'en pas douter, normalement appartenir à Charny ; mais les démarches entreprises pour les y rattacher civilement, bien que commencées depuis 1919, n'aboutirent qu'en 1923 (le 6 juillet). Elles comprenaient cinq lots situées sur le chemin qui coupe la première route de l'Hétrière et va aboutir au chemin de la " Dalle ". Voici le nom des propriétaires de ces terrains annexés, qui font maintenant partie de la paroisse, au point de vue tant civil que religieux : 1° Madame McNaughton ; 2° Madame Veuve Adjutor Cantin ; 3° M. Onésiphore Cantin ; 4° M. Joseph Cantin ; 5° M. Jules Paquet ; 6° Un lot, propriété de la " Canadian Electric ".

Une industrie est venue encore s'établir ici en 1924. C'est un moulin à scie pourvu des machineries nécessaires à la préparation du bois de construction. Il appartient à M. Howard et est loué à la Compagnie Bienvenu, qui a voulu profiter d'une entente avantageuse avec le Conseil, et de commodités exceptionnelles pour ses expéditions. Cette compagnie a laissé le Lac Frontière, amenant avec elle plusieurs familles de ses employés, pour s'établir à Charny.

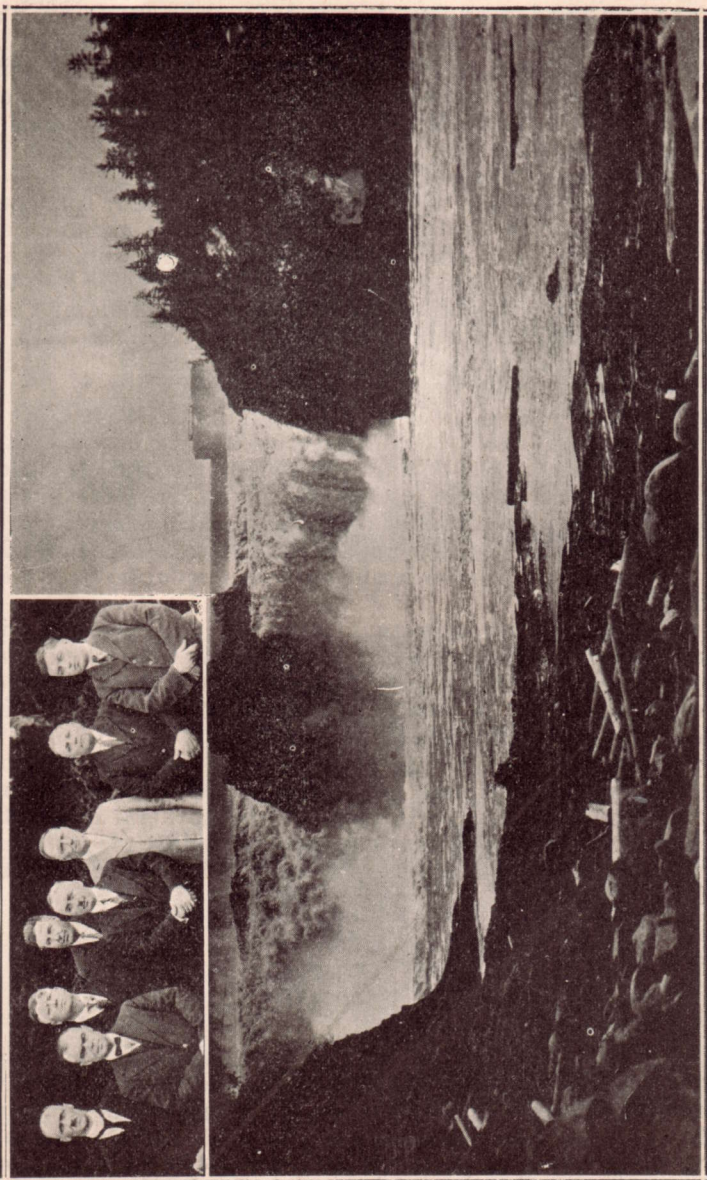
Je note, en passant seulement, deux autres événements importants de ces dernières années : l'érection de Charny en municipalité de Village, par un acte gouvernemental daté du 18 décembre 1924, et l'élection de M. Pierre Fontaine comme préfet du comté de Lévis (1923-1925).

Je passe rapidement sur la toute dernière partie de l'histoire civile de la paroisse. Il sera, plus tard, moins difficile et moins périlleux d'en entreprendre le récit. Je me bornerai ici à citer, sans commentaires, le nom des deux derniers maires : MM. Michel Lemieux, fils (1925-1927), et le Docteur Ernest Talbot, maire actuel.

CHAPITRE IX

CONSTRUCTION DE LA DEUXIÈME PARTIE DE L'ÉGLISE, LA COMMISSION SCOLAIRE

On a pu suivre, dans les chapitres qui précèdent, les développements civils et religieux de la paroisse. Il reste encore un point à traiter, qui ne manque pas lui non plus d'importance pour une localité, je veux dire l'organisation scolaire. Comme partout, Charny a commencé en petit. La première petite école fut tenue par deux maîtresses laïques, les Demoiselles Ruelland, et était bâtie à l'endroit où se trouve actuellement la maison de M.



Le Conseil Actuel. - Les Chutes de la Chaudière

Adolphe Marier, près du réservoir. Elle y est restée cinq ans. Quand la maison fut devenue trop petite pour le nombre des enfants qui la fréquentaient, on songea à en construire une plus spacieuse. On ne pensait pas encore à un couvent, bien sûr, mais cependant la nouvelle maison, bâtie en 1908, sur le terrain de Gabriel Lemieux, et voisine, de l'église, semblait bien, par sa situation même, destinée à abriter tôt ou tard des religieuses. Et le curé, dans son for interne, y avait certainement songé. Aussi fit-il, sitôt la construction terminée, de multiples démarches auprès des religieuses enseignantes. Après des instances réitérées, les révérendes SS. de la Charité de Saint-Louis, qui avaient d'abord refusé, par manque de sujets, finirent par accepter de prendre la direction du couvent. Elles y vinrent au nombre de deux et s'adjoignirent des maîtresses laïques pour compléter leur personnel.

La révérende Sœur Sainte-Berthe, qui a laissé la paroisse en 1926, après 18 ans de supériorat, avait été choisie pour fonder cette mission. Remarquable d'activité, de dévouement et de savoir-faire, elle sut, dès les commencements, imprimer une impulsion énergique aux études. Sa piété et son abnégation lui firent surmonter les obstacles si nombreux qui se rencontrent toujours dans les débuts d'une fondation, et dès les premières années, le couvent se plaça, une fois pour toutes, parmi les meilleures maisons d'enseignement du même degré.

La première aile du couvent (bénie le 16 décembre 1906), devint à son tour, en peu d'années, insuffisante pour recevoir les élèves, garçons et filles, qui s'y pressaient : la population du village, qui comptait 178 familles, à l'ouverture du couvent, en 1906, en comptait 320 en 1916. On ouvrit donc une classe de filles dans le soubassement de l'église (1916) et l'année suivante (1917), une école pour les garçons fut construite sur le chemin du cimetière. C'est le collège actuel, dirigé d'abord par deux professeurs laïques : MM. Vict. Gagnon et J. Mercier. Les Frères du Sacré-Cœur en prirent charge, de 1918 à 1927, et cinq directeurs s'y succédèrent : les RR. FF. Liguori, Germain, Eusèbe, Nérée et Théodore. Il est aujourd'hui dirigé par un professeur laïque, M. J.-Em. Labrecque, assisté par quatre institutrices. Le couvent compte actuellement seize classes et le collège, cinq.

Le couvent se trouva un peu soulagé par l'ouverture du collège, mais le nombre des familles augmentait toujours, et en 1920, il fallut songer à ouvrir encore d'autres classes. Par une résolution du 13 mai 1920, la commission scolaire décida l'agrandissement du couvent, qui fut terminé pour la rentrée de septembre 1920. Mais la même augmentation se reproduisant toujours avec les mêmes conséquences, il a fallu encore ajouter, en 1926, aux écoles déjà existantes, une autre école de quatre classes, construite en

face du couvent, et placée sous la direction des religieuses. Elle est réservée aux garçons, mais aux plus jeunes seulement.

Pour compléter l'histoire, bien en raccourci, de nos écoles, il me reste à noter, mais en passant seulement, l'existence d'une école protestante, construite en 1910, et qui doit, dit-on, fermer ses portes, l'an prochain, faute d'élèves.

CHAPITRE X

AFFAIRES DE FABRIQUE (*suite*)

Nous allons maintenant revenir un peu en arrière, si vous le voulez bien, pour reprendre les affaires de la fabrique au point où nous les avons laissées. L'église avait été bénie à l'automne de 1903. Si nous faisons l'inventaire de ses biens, à ce moment, nous trouvons qu'elle avait les propriétés suivantes : 1° Le terrain donné par J.-B. Lemieux, père, pour la construction de l'église et du presbytère (moyennant exemption de souscription pour l'église et un banc dans l'église jusqu'au décès de son fils) ; 2° une petite bande de terrain additionnelle, payée \$180.00 à Jean-Bte Lemieux, pour faciliter une sortie devant l'église et la presbytère ; 3° un terrain pour le cimetière donné par Pierre Fontaine (avec réserve d'un lot) ; 4° l'église et le presbytère. Elle reçut, en 1906, de M. Damase Roberge, un ciboire et un maître-autel. Elle s'engageait en retour à faire chanter aux intentions du donateur, à son décès, un service gratuit.

C'était là son actif. Mais le passif ? Les souscriptions volontaires et les dons particuliers avaient bien diminué un peu sa dette ; mais les charges étaient encore bien lourdes, quand on se vit forcé de songer à un agrandissement de l'église ; l'ancien local, trop restreint, ne répondant plus aux besoins de la population. Le 21 mars 1909, les marguilliers autorisèrent donc un emprunt de \$28,000, à cet effet. On devait ajouter à la première construction un transept, un chœur et une sacristie. Le 20 juin de la même année, était bénite la pierre angulaire de cette annexe. On avait d'abord pensé à s'en tenir aux travaux extérieurs. Mais plusieurs paroissiens insistant pour tout terminer immédiatement, un second contrat de \$25,000, pour finir l'intérieur de la première et de cette seconde partie, fut donné à M. Saint-Hilaire, en décembre 1909. Une autre dépense s'y ajouta : ce fut l'installation de l'électricité et d'un système de chauffage.

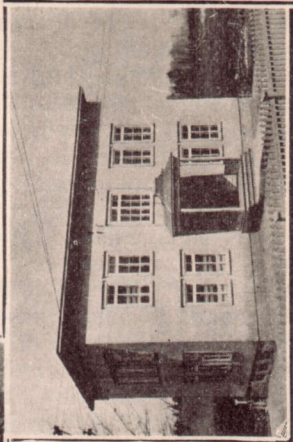
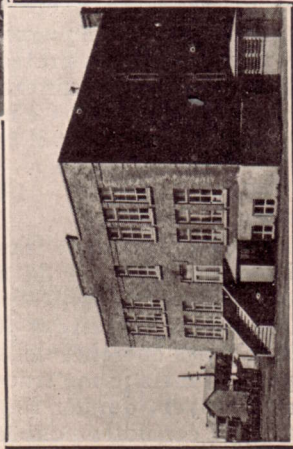
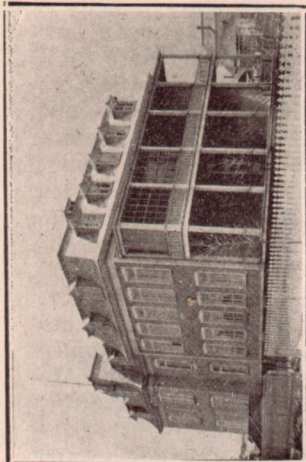
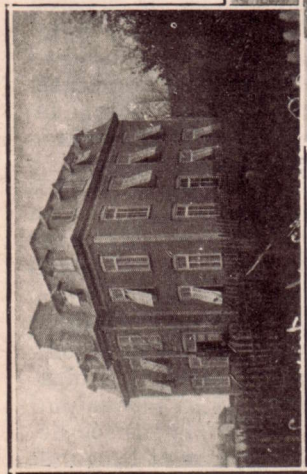
Ces travaux durèrent moins d'un an, et l'achat d'un carillon de trois cloches (4 septembre 1910) complétant l'œuvre commencée, l'église apparut enfin dans sa toilette toute neuve, telle que nous la voyons aujourd'hui.

La dette avait été fort augmentée par toutes ces dépenses. Mais la générosité des paroissiens et la sage économie de leur curé ne devaient point être prises en défaut. Sans même qu'il fût nécessaire d'en venir à une répartition légale, la fabrique a pu faire face à ses obligations, et en 1928, c'est-à-dire après dix-huit ans, tous ses créanciers ont été remboursés. Ce beau résultat a été obtenu, comme le notait Son Éminence le cardinal Bégin, grâce à la bonne entente qui a toujours régné entre le curé et les paroissiens, dans les affaires de la fabrique. Bien plus, la fabrique a acquis et payé dans l'intervalle deux terrains. Le premier, mesurant 22,209 pieds carrés a été acheté, le 17 octobre 1915, de J.-B. Lemieux, au prix de \$3,000. C'est un morceau de terre irrégulier, comprenant le parterre actuel au complet, jusqu'aux résidences de MM. Louis Carrier et Benj. Desrochers, et faisant une pointe pour inclure l'emplacement du sacristain ; il est limité du côté nord par le presbytère et l'église, et au sud par la rue Poirier. Il y avait paraît-il, sur ce lopin de terre, une grange restée fameuse, que tout le monde a vu disparaître avec un plaisir sans mélange. Grâce à cet achat, on a pu dégager les abords de l'église et faire, devant l'entrée principale, une plantation de fleurs. Le deuxième terrain a été acheté, le 28 août 1927, au coût de \$8,000, de la succession J.-B. Lemieux. Il est compris entre le couvent, la rue Principale et le magasin P.-T. Légaré.

Il resterait à parler de la desserte protestante ; mais je n'en connais pas très bien l'histoire. La première chapelle a été construite, paraît-il, il y a une vingtaine d'années, en face de la gare. Une petite église a été bâtie plus tard, en 1921, grâce à la générosité de la Compagnie Breaky, près de la rivière Chaudière. Il y avait 2 familles protestantes en 1903. Le nombre a augmenté depuis jusqu'à 16, puis est redescendu à 14. C'est ce que donne le recensement de 1927. Ce nombre n'a d'ailleurs été dépassé qu'une fois, depuis 25 ans, et il semble bien qu'il tende à diminuer.

CONCLUSION

On me pardonnera, j'espère, toutes les erreurs et les oublis qui ont pu se glisser dans ce bref historique. Que mes lecteurs bienveillants veuillent bien mettre le tout au compte de mon ignorance involontaire et de la pauvreté des sources d'information, mais n'y pas chercher de la mauvaise volonté. Ce travail est bien imparfait, mais je me trouverais déjà trop heureux, si j'avais pu, par ce moyen, donner à quelques " fils du pays " la pensée de reprendre ces notes pour les contrôler, les coordonner et les compléter de manière à en faire vraiment l'histoire de la paroisse de NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL SECOURS DE CHARNY.



En haut à gauche: Couvent (partie ancienne). A droite: Couvent agrandi. Au centre: La Commission Scolaire actuelle. En bas à gauche: Le Collège. A droite: Ecole des garçons, (petits).

En attendant, ce que vous venez de lire vous donnera au moins un aperçu sommaire des progrès de la paroisse pendant les premières vingt-cinq années de son existence ; et le coup d'œil jeté sur le chemin parcouru vous fera songer à ce qui reste à faire. Votre zèle sera stimulé pour continuer l'œuvre commencée et essayer de rendre votre paroisse, chers " Charniens ", toujours plus florissante et plus prospère. C'est le vœu que je forme pour vous en terminant.

Que les bénédictions du Ciel descendent donc sur votre excellent curé et sur vous tous, à l'occasion de ce VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE que nous fêtons, cette année, et qu'elles soient, pour tous ceux qui composent cette paroisse, le gage du bonheur présent et futur.

Charny, 24 avril 1928.

LISTE DES MARGUILLIERS 1903-1928

PREMIÈRE ÉLECTION

Anciens marguilliers : Pierre Morneau
Jean-Bte Lemieux
Gabriel Lemieux
Joseph Fontaine
Georges Langlais
En charge : Ferdinand Demers, père
Jean Cantin
Éduoard Fontaine

27 déc.	1903...	John LeBrock
25 "	1904...	Michel Lemieux
31 "	1905...	Elzéar Malouin
30 "	1906...	Vital Ouellet
29 "	1907...	Richard Lafresnaye
27 "	1908...	Isaac Dubois
26 "	1909...	Victor Filteau
25 "	1910...	Abraham Couture
24 "	1911...	Moïse Blanchet
29 "	1912...	Nazaire Fréchette
28 "	1913...	Napoléon Fontaine
27 "	1914...	Emmanuel Routhier
26 "	1915...	Édouard Demers

31	"	1916...	Ferd. Demers
2 juil.		1917...	Edm. Sévigny (remplace Ed. Demers, mort).
30 déc.		1917...	Jos. Lambert
29	"	1918...	Eugène Morin
30 mars		1919...	Anselme Nolin (remplace Ed. Sévigny, mort).
28 déc.		1919...	Pierre Lemieux
26	"	1920...	Pierre Lambert
25	"	1921...	Michel Marcoux
31	"	1922...	Pierre Fontaine
30	"	1923...	J.-C. Roy
28	"	1924...	Octave Blanchet
27	"	1925...	Moïse Normand
26	"	1926...	Alfred Giroux
25	"	1927...	Alfred Arcand

TABLEAU DE LA POPULATION DE 1903-1928

	b.	m.	s.	pop. t.	f. cath.	f. non cath.	com.
1903	20	0	3	445	86		300
1904	37	9	9	547	104	2	337
1905	36	5	8	605	121	2	396
1906	58	3	24	882	173	5	534
1907	62	5	26	1066	209	10	640
1908	95	5	24	1154	233	13	740
1909	77	4	8	1310	250	10	775
1910	87	8	15	1347	247	10	785
1911	84	4	24	1414	251	13	923
1912	83	7	23	1447	254	14 (2 juifs)	960
1913	75	6	41	1497	266	13	991
1914	91	8	27	1521	270	11 (4 juifs)	1047
1915	77	13	31	1669	289	12	1175
1916	82	16	26	1761	308	12	1247
1917	105	6	26	1853	325	11	1322
1918	106	1	47	2025	356	12	1416
1919	101	19	49	2087	376	11	1491
1920	115	12	45	2201	386	9	1548
1921	112	9	31	2298	407	10 (1 chinois)	1632
1922	107	10	34	2433	427	11	1720
1923	123	9	32	2470	423	16	1722
1924	114	5	32	2577	440	16	1852
1925	108	6	43	2567	440	12	1866
1926	101	7	43	2684	448	14	1930
1927	100	8	35	2635	446	14	1985

COMMISSION SCOLAIRE ACTUELLE

Ernest Plante	Président
Dorius Marcoux	Secrétaire
Antoine Paradis	Commissaire
Ph. Tremblay	“
Wilfrid Roberge	“
Lauréat Demers	“

CONSEIL ACTUEL

Dr Ernest Talbot	Maire
Adolphe Marier	Conseiller
Art. Roberge	“
Elphège Patry	“
Marc Roy	“
Louis Turmel	“
J.-Laur. Lacroix	“

TABLES DES MATIÈRES

	Pages
AVERTISSEMENT.....	5
CHARNY (AUTREFOIS).....	7
M. DE CHARNY.....	9
PREMIERS ÉTABLISSEMENTS.....	13
LES CHEMINS DE FER.....	15
LA COLONISATION.....	17
DRUMMOND, LES CHUTES.....	19
DÉBUTS DE LA MISSION, ÉRECTION CANONIQUE.....	21
ÉRECTION CIVILE. PROGRÈS MATÉRIELS. ANNEXION.....	26
CONSTRUCTION DE LA 2 ^e PARTIE DE L'ÉGLISE. COMMISSION SCOLAIRE.....	29
AFFAIRES DE FABRIQUE.....	32
CONCLUSION.....	33
LISTE DES MARGUILLIERS.....	35
TABLEAU DE LA POPULATION.....	36
COM. SCOLAIRE. CONSEIL.....	39



L'ACTION SOCIALE LTÉE, QUÉBEC

